



CONSOLATION

Oh ! relève ton front qu'incline la douleur :
Va, je les ai compris les soupirs de ton cœur.
Pourquoi me dérober la peine qui t'opresse ?
Viens, pour te consoler, je m'offre avec tendresse.

Naguère tout ton ciel était d'or et d'azur ;
Les roses couronnaient ton jeune front si pur ;
Tu recevais à flots les dons de la richesse,
Et ton cœur généreux secourait la détresse.

De doux chants égayaient ton beau nid paternel,
Ta lèvres enfin jamais n'avait goûté le fiel.
Tous les jours de ta vie étaient remplis de charmes ;
A peine savais-tu le langage des larmes.

Quand sur ton seuil, un jour, vint l'ange des douleurs ;
Il te couvrit de l'aile, et versa bien des pleurs.
Du calvaire, en tremblant, il t'offre le calice,
Et tu bus à longs traits, tu bus le sacrifice.

Comme une onde entraînant des débris précieux,
Tu vis fuir un par un tes jours les plus heureux,
Quoi ! dans un seul instant une liqueur amère
Avait rempli la coupe !... Oh ! l'étrange mystère !

Aimable et tendre amie, ah ! ne t'attriste pas :
Apprends que tout bonheur, toute joie ici bas,
N'est qu'une belle fleur que le matin fait naître,
Mais que le soir hélas ! souvent voit disparaître.

Apprends qu'il est des jours tout pénétrés de douleurs ;
Qu'il faut marcher sur terre en épanchant des pleurs,
Que l'on ne peut voguer sur l'océan du monde,
Sans avoir à lutter contre le flot qui gronde.

Apprends qu'il faut à l'homme une croix pour marcher,
Et conduire ses pas dans son obscur sentier ;
Que c'est en modulant des hymnes de souffrance
Que l'âme arrive au port des saintes jouissances.

MARIE ANGE.

EN PASSANT

QUELLE sale besogne qu'un déménagement !
Quelle catastrophe, quel terrible désastre !
Ils pouvaient bien rire, ceux-là qui
nous ont aidés à transporter nos po-
tiches, nos glaces et tous les riens qui ne
peuvent être confiés à des mains rudes, ils pou-
vaient bien être gais, eux, certains de trouver à
l'heure du repas une table dressée, à l'heure du
coucher un lit propre et moelleux ; mais nous,
pauvres victimes de propriétaires inhumains ou
d'événements incontrôlables, nous qui voyions
jeter nos meubles, nos bibelots précieux pêle-mêle
au milieu de la poussière oubliée par les derniers
locataires—gens toujours peu scrupuleux—nous
qui n'avions rien à peine à se mettre sous la dent,
nous qui avions à travailler rudement pour
étendre nos membres perclus, moulus, brisés, sur
un méchant grabat, nous... pauvres nous...

Si j'avais quelque ennemi connu dont je vou-
drais tirer parti, je lui souhaiterais un démé-
nagement. Je le croirais suffisamment puni et me
sentirais amplement vengée de toute rancune,
haine ou jalousie.

J'ignore encore quelle sympathie j'éveille chez
mes nouveaux hôtes, et s'ils seront en bonne ou
méchante humeur quand ces ligures leurs tombe-
ront sous la main, mais je fais promesse solen-
nelle de ne plus déménager qu'une seule fois dans
ma vie : le jour où je me marierai.

Vous me direz que je cours grand risque de ne
déménager jamais. J'en rends grâce au ciel... et
au mari qui ne vient pas.

Aussi, vous ne savez pas que nous en sommes
à nos premiers beaux jours, que nous commen-
çons seulement à se sentir chez nous quelque peu
dans ce domicile frotté, brossé, écuré.

Jusqu'à aujourd'hui, j'ai dû faire ma correspon-
dance sur le bout d'une table boiteuse et au tin-
tamarre d'une demi-douzaine de voix jabotant à
qui aurait le dessus. Mais ce soir, ma biblio-
thèque est en fête. L'ouvrier, que mes intimes
connaissent bien, y a mis une dernière main, et
rien ne reste plus des égratignures, des rudesses
que lui ont faites subir les vilains hommes qui
l'ont transportée.

En m'installant dans mon bon fauteuil, comme

durant le bon temps où on ne déménageait pas,
je pense à mes amis du MONDE ILLUSTRE et un
peu aussi à la petite mansarde que j'ai quittée.
Tout est plus gentil ici et de beaucoup, mais... Il
y a pour moi au fond de toute chose qui tombe
un regret que je ne m'explique pas. Je voudrais
tout tenir et ne laisser rien jamais sur la route.
« Qui trop embrasse, mal étreint », me souffi-
malicieusement mon amie Mignonne. Qu'importe
ce qui vient si ce qui passe arrache des larmes !

Un soir du commencement d'avril, j'étais pen-
sive à l'étroite lucarne dont je garde si tendre
souvenir. Mes voisins recevaient. Au milieu
du silence profond d'une nuit avancée, une voix
pleine d'harmonie, de sympathie et de douceur,
arriva avec ces mots jusqu'à mon oreille :

Oh ! c'est si triste un beau rêve qui tombe !

On chantait avec expression, avec âme. Le reste
se perdit pour moi.

Oh ! c'est si triste un beau rêve qui tombe !

répétais-je plusieurs fois. Cette phrase m'avait
remuée.

Mes chers lecteurs, mes bonnes lectrices, tous
et toutes tant que nous sommes, nous bâtissons
des rêves, nous élevons des châteaux, nous souf-
flons des bulles qui miroitent à nos yeux leurs
plus belles couleurs. Là, franchement, n'avez-
vous jamais pleuré, n'avez-vous jamais senti au
cœur un serrement étrange en voyant le rêve
s'éteindre, le château crouler, la bulle disparaître
emportant avec elle un monde d'espérances ra-
dieuses ?

Je vous connais comme je me connais moi-
même. Si enchanteur que soit l'inconnu, si carres-
sant qu'apparaît le magique *demain* ouvrant ses
bras, nous aimons l'illusion qui nous berce, qui
nous va échapper, nous donnerions des milliards
pour garder sur notre cœur ce que nous y tenons
déjà.

Et si vous êtes assez heureux pour n'avoir
jamais rien perdu, quoique j'en doute, si tout a
été pour vous sourires, extases, jouissances, songez
que vous pouvez perdre sur l'instant même ce
que vous avez de plus cher, pesez bien que le
bonheur ici-bas tient à un fil, que tout est fugitif,
que tout s'envole, que nous ne sommes que de
pauvres oiseaux sur la branche, que notre sort est
incertain, que nous n'en sommes pas les maîtres,
qu'il nous le faut prendre tel qu'on nous le donne
et que nous n'y pouvons rien.

Pensez à tout cela ; c'est moi qui vous le dis.
Et vous verrez retournant en tous sens l'inson-
dable problème de l'existence, cherchant le mot
impossible de l'énigme qui nous mène, vous ver-
rez si ce que l'on possède ne vaut pas dix fois ce
que l'on peut attendre, si la douce médiocrité ne
vaut pas l'éclatante fortune, si un bonheur paisi-
ble, modeste et sans bruit ne vaut pas un luxe
bruyant où tous les curieux peuvent se repaître.

Vous trouverez, et avec raison, que c'est une
dissertation pour prouver peu de chose. N'en
jasez pas si haut : je vous le donne gratis.

A la fin de l'année de grâce mil-huit-cent-
quatre-vingt-sept, on lisait dans un de nos grands
journaux les mieux faits, le pompeux article que
je vous veux rappeler :

Imposante cérémonie religieuse.—A Saint... le...
le 22 courant, eut lieu une imposante cérémonie reli-
gieuse. M. X. X., fils de feu X. X., écrivain, notable de
cette paroisse, conduisait à l'autel Mlle Z... L'église
avait été décorée pour la circonstance. L'autel se dé-
robait sous une profusion de fleurs naturelles et arti-
ficielles.

De riches banderoles aux couleurs multicolores
partaient de la voûte et venaient se rejoindre en une
couronne magnifique suspendue au-dessus de l'heu-
reux couple. La bénédiction nuptiale fut donnée par
le frère du marié, le Rév. M. Avant de recevoir
leurs solennels engagements, ce révérend monsieur fit
aux futurs époux une touchante allocution sur la
sainteté du sacrement qu'ils allaient recevoir et sur
les grands devoirs qui incombent aux époux. En
termes émus, il les invita à s'unir à lui pendant qu'il
allait offrir le saint sacrifice, afin que Dieu bénisse leur
union.

Après cette touchante cérémonie, l'heureux couple,
aux sons harmonieux de la musique et des cloches
qui célébraient cet événement par de joyeuses volées,
reprit le chemin de leur demeure, au milieu de leurs
parents et amis accourus pour prendre part aux ré-
jouissances nuptiales.

N'est-ce pas que c'est alléchant ! N'est-ce pas
que cette imposante cérémonie religieuse ne ressem-
blait en rien à celles qui se multiplient chaque
jour au pied de nos autels ?

J'ai usé des ciseaux pour détacher cette perle
du journal sérieux qui l'a servie à ses lecteurs, et
je l'ai précieusement enchassée dans un album :
je viens de me donner le plaisir de la contempler
une seconde fois.

Êtes-vous là, mes bons amis du MONDE ILLUS-
TRE, êtes-vous là ? Une idée me vient...

Si jamais le destin capricieux veut que je m'é-
gare dans la barque de l'hyménée, j'aimerais qu'il
se trouve parmi vous à l'église quelque témoin
assez ému pour raconter sans rire, comme plus
haut, le côté solennel de l'affaire. Je veux qu'on
me serve un article aussi ronflant, un compte-
rendu aussi exact, qu'on n'oublie rien ! Qu'on
mentionne, et les fleurs naturelles et les fleurs
artificielles, s'il s'en trouve ; les sons harmonieux de
la musique, les cloches galantes célébrant cet événe-
ment par de joyeuses volées ; qu'on parle surtout
de l'heureux couple d'une heure qui n'a pas encore
eu le temps de s'égratigner ou d'échanger des
taloches, qu'on appuie fort sur l'heureux couple
prenant le chemin de ses pénates, au milieu des
parents et amis accourus pour prendre part aux
réjouissances nuptiales.

En un mot, je veux ce jour-là être royale-
ment traitée à l'insu de l'heureux couple de l'année de
grâce mil-huit-cent-quatre-vingt-sept.

Sûre de votre parole, mes amis, je vous fais ma
plus gracieuse révérence.

St Maurice

CRÉDULITÉ DES ESPRITS FORTS

OU PERSONNE N'EST PLUS CRÉDULE QUE LES
INCRÉDULES

IL est des hommes soi-disant esprits forts,
qui détestent en tout l'obéissance, et qui,
se faisant gloire de regarder comme des
puérilités ce qu'ils ne comprennent pas.
rient par exemple de l'abstinence du ven-
dredi : « Nous ne sommes pas du monde des in-
crédules », disent-ils.

Incrédules les plus crédules, a écrit un grand
homme. Vous allez en avoir la preuve :

Un vendredi de cette année, je dînais à l'au-
berge avec une omelette et des légumes ; et, près
de moi, deux commis voyageurs s'étaient fait
servir un excellent rôti. C'étaient deux bons
convives, à la moustache frisée, buvant bien, par-
lant haut et commandant aux garçons de l'auberge
avec un sans-gêne impérieux, qu'ils prenaient
pour de la dignité et les témoins pour de l'imper-
tinance. Ils s'aperçurent que j'avais la manie de
faire maigre ; et, sans doute, pour me donner une
leçon indirecte, ils disaient :

—Qu'une tranche de gigot est bonne le ven-
dredi ! Peut-on être assez sot pour faire maigre,
et est-il bien convenable qu'un tel préjugé ait
duré si longtemps !

—Croiriez-vous, mon cher, reprenait l'autre,
que ma bonne vieille mère, qui était d'ailleurs
une sainte et digne femme, me forçait à faire
maigre quand j'étais enfant ? Mais quand on
avance dans la vie, on voit bien que le gigot est
aussi bon le vendredi que le dimanche, et on se
débarrasse de toutes ces dévotions.

Le dessert étant venu, puis le café, puis la li-
queur, puis le cigare. Un garçon s'approche :

—Monsieur, dit-il à l'un des dîneurs, je vous ai
dit que la chambre n° 15, où vous êtes, est rete-
nue pour ce soir, et je viens vous prier d'en
prendre une autre si vous ne partez pas aujour-
d'hui.

—Je vous ai dit, garçon, que je ne voyageais
jamais un vendredi. Je reste donc...

—Pourquoi donc, dit l'autre commis, ne voya-
gez-vous pas un vendredi ?

—C'est mon idée... cela me contrarie... jamais
je ne me suis en route un vendredi, cela porte
malheur ; ne m'en parlez pas, cela me contrarie.